



Le jour le plus sombre

Sylvain Barbé

Il ne reste presque plus rien de mon propre corps... Pourtant, mes facultés intellectuelles semblent encore correctes. Alors, dans ces ultimes moments et avec le peu de lucidité qu'il me reste, laissez-moi témoigner de ce qui s'est passé aujourd'hui...

L'avenue commerçante était remplie d'une foule cosmopolite perdue dans ses préoccupations matérielles et banales. Les magasins, les banques et les bureaux formaient un vaste conglomérat architectural où le verre se mélangeait à l'acier. La mégapole étalait toute sa splendeur artificielle face au soleil, comme pour lui prouver que l'Homme était capable d'égaliser son aura solaire. Les logos des marques envoyaient des signaux aveuglants avec une régularité de métronome. Les noms des banques et des magasins étalaient leur luminosité cinglante en d'impétueux éclairs, nous imposant leur présence insidieuse dans tous les aspects de nos vies. Des immeubles de cent étages écrasaient les amas tortueux des complexes culturels et sportifs. Les immenses flèches rutilantes des sociétés administratives pointaient vers le ciel leur domination narquoise. Je les visualisais très bien : dans ces amoncellements improbables de bureaux fourmillaient des milliers d'employés aux mêmes habits, de secrétaires affairées et de cadres suffisants accaparés par les chiffres, les dossiers et les réunions.

Le ciel était envahi d'une circulation incessante. Des files interminables de vaisseaux de commerce croisaient des milliers de cellules militaires. Des convois uniformes de véhicules privés filaient dans le maillage complexe des voies aériennes. Et loin au-dessus, indifférent à tout ce brouhaha mécanique, le soleil estival faisait pleuvoir une chaleur suffocante, difficilement équilibrée par les systèmes de refroidissement urbains.

À intervalles réguliers se dressaient les tours fortifiées du système militaire de défense : des édifices austères, gigantesques forts modernes à l'architecture sinistre. De leurs formes simples jaillissaient toute une jungle d'antennes, de câbles, de radars

et au sommet des batteries de canons. Ces édifices permettaient autant la surveillance des citoyens que le contrôle aérien ; ils assuraient aussi la lutte anti-terroriste et, dans leurs sous-sols, tenaient lieu de prisons. Le gouvernement rappelait ainsi à quiconque que le pouvoir était bien présent à chaque instant de nos vies et que la sécurité du citoyen était au centre de ses préoccupations politico-militaires. À côté des canons et de l'arsenal de défense flottait l'étendard du parti au pouvoir, avec ses couleurs vives et inquiétantes.

J'avais profité de ma permission de deux jours pour aller voir un spectacle filmographique en plusieurs dimensions dont le coût avait définitivement vidé mon portefeuille pour le reste du mois. Déçu d'avoir dépensé autant d'argent pour un moment certes visuellement spectaculaire mais somme toute banal, je sortais quelque peu agacé du vaste complexe culturel. En quelques secondes, je fus littéralement happé par la vie moderne et restai un instant indécis. Qu'allais-je faire du reste de ma journée ? Tout autour de moi les gens discutaient, filaient, se disputaient, s'aimaient dans un flot enragé et incontrôlable. Les bâtiments environnants vomissaient sans répit des grappes de personnes aveuglées par leurs préoccupations ; des hommes d'affaires criaient dans leurs interfaces de communication tout en faisant des signes nerveux aux innombrables taxis ; des patrouilles policières surveillaient la foule et leurs armures de protection luisaient d'un éclat menaçant.

Le couple d'amis qui m'accompagnait souhaitait se balader dans l'un des nombreux parcs artificiels qui parsemaient la zone urbaine et profiter de la température estivale. Lui voulait errer dans les méandres de la zone tropicale ; elle préférait la douceur aseptisée d'un faux lac aux décors nordiques. Pour ma part, maussade, les mains dans les poches, je me contentais de les suivre dans la multitude grouillante. Avoir gâché mon argent dans un spectacle inutile m'avait rendu de mauvaise humeur et je n'attendais finalement plus qu'une chose : rentrer chez moi et me reposer avant de reprendre mon service. Mon regard s'attarda sur la circulation aérienne, dense et tumultueuse, qui me fit penser à d'incontrôlables torrents charriant sans cesse toute cette masse mécanique, ces milliards de tonnes d'informations, de données, d'argent, de vies... Puis je regardais le toit d'une des plus importantes banques du continent, un immense dôme argenté et scintillant.

Et d'un coup, tout devint noir.

En un battement de cils, le bleu du ciel disparut, dévoré par une noirceur impénétrable. Jamais je ne ressentis une telle stupéfaction. Celle-ci se mua très rapidement en une profonde et viscérale épouvante qui s'épancha dans tout mon être. Cette obscurité était absolument unique en son genre. Elle était plus intense que celle des abysses. On n'y distinguait aucune étoile, aucun astre, ni même aucun des nombreux satellites qui gravitaient autour de la Terre. Le soleil, quant à lui, demeurait invisible, comme s'il avait été englouti par quelque innommable créature carnassière.

Pourtant, il ne régnait pas les ténèbres absolues que l'on pourrait imaginer. Il flottait comme une brume indistincte, une phosphorescence spectrale. La foule s'était instantanément statufiée sous l'effet de cet étonnement hors norme. La structure elle-même de l'atmosphère et de la lumière s'était subitement modifiée. L'air était devenu d'un froid sépulcral qui brûlait les bronches et rendait la respiration difficile. Je titubai, secoué par une nausée douloureuse. Mon corps entier paraissait vibrer sous l'effet d'ondes malsaines et je pouvais sentir le moindre de mes organes se plier dans mes entrailles. Mon regard se brouilla comme si j'étais profondément ivre. Je pouvais néanmoins distinguer cette clarté surnaturelle qui imprégnait les alentours. Dans le ciel, des véhicules explosaient en une myriade de lueurs sauvages. Sous l'effet de cette étrange métamorphose globale, les éléments ne semblaient plus se comporter de façon rationnelle. Les flammes se désagrégeaient en une multitude d'étincelles virevoltantes puis se dissolvaient à la manière d'un liquide dans un autre moins dense ; le sommet des édifices fondait pareil à de la neige au soleil et les particules de matière s'effiloçaient dans le ciel, ne sachant plus comment se comporter.

Le bouleversement des choses affectait les personnes les plus vulnérables. J'aperçus une mère effarée regarder sans y croire son nourrisson se désagréger, former un nuage livide qui s'éparpilla lentement en une nuée fantomatique. Près de là, un vieillard étouffa un cri avant de tomber à genoux : ses membres se décomposaient lentement sous son regard incrédule. La foule entière était auréolée de ce brouillard macabre des gens les plus faibles qui disparaissaient en de blêmes souvenirs. Puis l'ébahissement laissa place à l'épouvante. Je perçus une cacophonie indescriptible et regardai autour de moi en tremblant. Des gens criaient en effet, mais leurs hurlements étaient altérés, distordus, ils grésillaient comme le son de ces anciennes radios dont on devait changer les stations.

J'eus alors la vision la plus épouvantable de mon existence. Quelque chose de plus noir encore que les ténèbres environnantes s'imposa à mon regard. Je distinguai furtivement une forme herculéenne balayer l'espace au-dessus de nous et devinai, inconsciemment, que cette chose colossale se situait quelque part dans l'éther à proximité de notre monde.

Mon corps réagit comme après une violente décharge électrique. Je tentai de reprendre mon équilibre mais l'air avait une consistance aqueuse qui entravait mes mouvements. Au même moment, la riposte des tours militaires illumina la ville agonisante. Des miradors de tout le pays fusèrent des lasers violets en direction du ciel. Le flamboiement des armes terriennes s'éparpilla dans les airs comme un morbide feu d'artifice. Incrédule, je réalisais que la consistance même du monde était en train de se métamorphoser. J'essayai de reprendre mes esprits et me tournai vers le couple qui m'accompagnait quand la terreur m'immobilisa. La femme était en train de fondre, de se liquéfier, sa bouche se déformait misérablement sous l'effet d'une panique inexprimable. Ses bras formaient à présent deux tentacules livides et irréels. Ses yeux roulaient d'horreur dans ses orbites tandis que son compagnon, en des gestes ridicules et vains, tentait de retenir ce qui était encore palpable. Je voulus le saisir par le bras mais ne réussis pas à l'atteindre. Il était pourtant juste à côté de moi, quelques dizaines de centimètres tout au plus, mais les repères spatiaux n'existaient plus. Apeuré, je m'éloignai en me frayant un passage dans la masse paralysée par l'effroi. J'évoluai dans une jungle des plus bizarres, un amas inextricable de personnes en train de se diluer dans l'atmosphère. Je traversai des nuages blafards qui avaient été des êtres humains, une brume aux lianes spectrales qui s'envolaient en une myriade d'atomes lumineux. Les bâtiments se tordaient sous mon regard et j'eus la sensation de devenir aussi fou que la matière. Le verre et le béton des immeubles dont l'homme était si fier s'anéantissaient en explosions inaudibles. Tout semblait brouillé : je voyais les choses comme à travers un aquarium, déformées, ondulantes, horriblement distinctes cependant.

Je réussis à atteindre un véhicule dont la réalité me semblait assez convaincante pour l'utiliser. Mon désir le plus profond était de fuir. Mais une pensée me vint comme un coup de poing : où aller ? Car si toute la planète était affectée par ce dérèglement inexplicable, il n'y avait nul endroit où se cacher. Mon instinct me dictait d'agir. De douloureuses impressions dans mes entrailles m'alertèrent. Affolé, je pensai alors que je pouvais finir comme tous ces gens qui disparaissaient en

simples flocons iridescents. L'air glacé de mes poumons contrastait avec la sensation de brûlure dans mes muscles et mes organes digestifs. Je m'installai aux commandes de l'appareil. Le volant se déforma légèrement sous mes doigts, hésitant entre la réalité et la disparition. Le moteur s'alluma dans un son qui dérangerait profondément mon cerveau. Le véhicule quitta son poste d'amarrage tandis que j'appuyais sur l'accélérateur. Le moteur vrombit et des étincelles translucides tourbillonnèrent autour de l'habitacle : j'avançai progressivement et m'aperçus horrifié que le souffle des propulseurs avait précipité la fin de plusieurs de mes semblables. Des nuées cendreuses se disséminaient au-dessus du véhicule dans un malstrom que je pris pour un amalgame de corps et d'âmes brutalement annihilés.

Je sus alors — et cette révélation me choque encore au moment où je raconte ces faits — que ce qui se déroulait en ce moment ne s'attaquait pas uniquement à l'univers matériel, mais aussi au plus profond de notre inconscient. Ce n'était pas seulement la mort qui nous attendait dans la dispersion de nos molécules, mais plus encore la perte totale de notre esprit. Nul salut pour l'humanité car les dieux eux-mêmes avaient dû périr dans ce soudain bouleversement de l'univers. Se doutaient-ils que l'apocalypse les concernerait aussi ? Ce cynisme métaphysique fit vaguement sourire l'athée que je suis. Mais ce ne fut qu'un moment infinitésimal dans mes réflexions de l'instant car la réalité me frappa à nouveau dans toute son horreur. Alors que mon vaisseau filait de manière étrange dans les airs, j'eus un panorama plus global de la situation. La métropole se tordait sous mes yeux comme si les éléments étaient devenus l'incarnation ultime de la folie. Les édifices donnaient l'impression à la fois de se désagréger en une pluie inversée d'atomes et de rester intacts, bien que dépourvus de leur forme originelle. Comment décrire ce phénomène affectant le tissu de la réalité même ? Des phosphorescences évanescentes s'émiettaient dans les voies au sol ; des véhicules partaient en tous sens comme autant d'insectes épouvantés. Je finis par quitter la zone urbaine pour survoler une région forestière. Il me sembla entendre un hurlement inouï et mon cœur se mit à battre à une vitesse incroyable. Ma panique était à son comble. L'existence disparaissait dans le gouffre d'une abomination sans nom. Mon véhicule eut soudain des ratés et je commençai à perdre de l'altitude. La coque ondulait et se désagrégeait peu à peu. Je finis par atterrir non loin d'une vieille ferme, comme il en subsistait encore dans les campagnes les plus reculées. Je me traînai hors du

vaisseau, les muscles parcourus de frissons semblables à ceux d'une fièvre intense. Je tentai de me redresser mais doutai de la tangibilité de mes propres jambes : en les observant de mon regard troublé, j'eus l'horrible impression de ne plus les distinguer vraiment. Les murs de la vieille ferme se désintégraient vers le ciel en des nuées de particules grisâtres. Ce fut à cet instant que je reportai mon attention vers les cieux. L'Homme tentait une ultime bravade contre l'inéluctable...

C'est à ce moment précis que je vous narre le déroulement de ces dernières heures... ou minutes, que sais-je ?

Allongé sur le sol instable dont la matérialité est elle aussi en train de se fondre dans l'innommable, je regarde, ébahi, les milliers de vaisseaux qui foncent vers l'espace — si celui-ci existe encore... Le ciel n'est qu'un néant insondable, un océan de noirceur comme personne n'en a jamais perçu. C'est comme fixer le vide ultime, celui qui a dû exister avant l'apparition de l'univers, avant que le Big Bang ne retentisse et que les choses ne se déploient dans l'infini. À moins que cela ne soit celui de la non-existence, où rien n'a de réalité. Les esquifs mécaniques semblent à la fois si proches et si éloignés... Je distingue les armes en action qui tirent sur une cible qui n'existe pas, pourtant ubiquiste et omnipotente. Cette horreur dernière semble durer à la fois une éternité et à peine un millième de seconde : une forme plus obscure encore que la voûte noire balaye l'infini et pulvérise l'armada terrienne. Des constellations aux teintes fauves illuminent le ciel identiques à des nébuleuses artificielles et hésitantes puis disparaissent à leur tour, pendant que notre monde meurt en fine pluie d'étincelles voletant comme des paillettes de givre.

Tout est fini. Je repose la tête. Mon corps lui aussi se dissout et je n'aperçois plus de moi qu'une masse laiteuse, impalpable.

Je ferme alors les yeux.